

Francis Ponge

Le savon

Si je m'en frotte les mains, le savon écume, jubile...

Plus il les rend complaisantes, souples,
liantes, ductiles, plus il bave, plus
sa rage devient volumineuse et nacrée...

Pierre magique !

Plus il forme avec l'air et l'eau
des grappes explosives de raisins
parfumés...

L'eau, l'air et le savon
se chevauchent, jouent
à saute-mouton, forment des
combinaisons moins chimiques que
physiques, gymnastiques, acrobatiques...
Rhétoriques ?

Il y a beaucoup à dire à propos du savon. Exactement tout ce qu'il raconte de lui-même jusqu'à la disparition complète, épuisement du sujet. Voilà l'objet même qui me convient.

Le savon a beaucoup à dire. Qu'il le dise avec volubilité, enthousiasme. Quand il a fini de le dire, il n'existe plus.

Une sorte de pierre, mais qui ne se laisse pas rouler par la nature : elle vous glisse entre les doigts et fond à vue d'oeil plutôt que d'être roulée par les eaux. Le jeu consiste justement alors à la maintenir entre vos doigts et l'y agacer avec

la dose d'eau convenable, afin d'obtenir d'elle une réaction volumineuse et nacrée...

Qu'on l'y laisse séjourner, au contraire, elle y meurt de confusion.

Une sorte de pierre, mais (oui ! une-sorte-de-pierre-mais) qui ne se laisse pas tripoter unilatéralement par les forces de la nature : elle leur glisse entre les doigts, y fond à vue d'œil.

Elle fond à vue d'œil, plutôt que de se laisser rouler par les eaux.

Il n'est, dans la nature rien de comparable au savon. Point de galet (palet), de pierre aussi glissante, et dont la réaction entre vos doigts, si vous avez réussi à l'y maintenir en l'agaçant avec la dose d'eau convenable, soit une bave aussi volumineuse et nacrée, consiste en tant de grappes de pléthoriques bulles.

Les raisins creux, les raisins parfumés du savon.

Agglomérations.

Il gobe l'air, gobe l'eau tout autour de vos doigts.

Bien qu'il repose d'abord, inerte et amorphe dans une soucoupe, le pouvoir est aux mains du savon de rendre consentantes, complaisantes les nôtres à se servir de l'eau, à abuser de l'eau dans ses moindres détails.

Et nous glissons ainsi des mots aux significations, avec une ivresse lucide, ou plutôt une effervescence, une irisée quoique lucide ébullition à froid, d'où nous sortons d'ailleurs les mains plus pures qu'avant le commencement de cet exercice.

Le savon est une sorte de pierre, mais pas naturelle : sensible, susceptible, compliquée.

Elle a une sorte de dignité particulière.

Loin de prendre plaisir (ou du moins de passer son temps) à se faire rouler par les forces de la nature, elle leur glisse entre les doigts ; y fond à vue d'œil, plutôt que de se laisser rouler unilatéralement par les eaux.

Roger Caillois

Pierres

La mer, l'inlassable goutte d'eau, le vent, qui peuvent attendre, qui ne sont pas comme l'homme contraints de se hâter, assurent aux corps qu'ils caressent et qu'ils usent, le profil le plus pur, le plus pauvre aussi, mais le seul véritablement nécessaire. Dans ce long acquiescement, dans cette ultime misère, se dissimule assurément une des formes concevables de la perfection.

...

Je parle des pierres que rien n'altéra jamais que la violence des sévices tectoniques et la lente usure qui commença avec le temps, avec elles.

...

Je parle des gemmes avant la taille, des pépites avant la fonte, du gel profond des cristaux avant l'intervention du lapidaire.

...

Je parle des pierres qui n'ont même pas à attendre la mort et qui n'ont rien à faire que laisser glisser sur leur surface le sable, l'averse ou le ressac, la tempête, le temps.

...

Pierres qui êtes le noyau du monde et vos figures, vos volumes, son chiffre.

Roger Caillois

Le fleuve Alphée

Subsistent les pierres qui sont un monde à elles seules ; peut-être qui sont le monde, dont tout le reste, l'homme le premier, sommes excroissances sans durée.

...

Il n'est pas étonnant que le fleuve Alphée se soit précipité dans la mer. C'est le destin de tous les fleuves. Par plus rare destin, il est sorti de la mer, il a échoué sur un autre rivage. Il ne pense plus à la nymphe ou au mirage qu'il a poursuivi. Il sait que, retrouvant la terre, ce ne peut être que pour disparaître à la fin dans un gouffre minuscule et insondable, une petite fente dans un rocher ou le tourbillon infime qui agite le fond d'une mare : une source inverse, qui éponge.

...

Fleuve issu de la mer, le fleuve Alphée ne saurait être un fleuve comme les autres, mais un fleuve inverse et pour ainsi dire symétrique. Je l'imagine à bout d'élan et de forces, remontant les pentes, coulant à rebours, comme un film qu'on déroule à l'envers. Son débit s'amenuise à mesure. En revanche, il gagne en limpidité. Il se trouve heureux de s'approcher de la fissure où il disparaîtra et qu'il devine déjà semblable à celle qui lui a donné naissance avant son équipée maritime, modeste, insignifiante comme sont les sources véritables qui laissent couler les fleuves vers leur embouchure, leur delta ou, comme il arrive aussi, qui les abandonnent et les oublient. Alors, ils ne sont même pas la proie de l'étendue infertile. Ils sont bus par les sables des déserts et sont engloutis dans quelque perte mystérieuse, imprévisible.

Henry David Thoreau

*Un week-end sur les
rivières Concord et
Merrimack, Jeudi*

Toutes les choses paraissaient couler avec nous. [...] Le matériau le plus dur semblait obéir aux mêmes lois que le plus fluide, et c'est ce qu'il finit par faire à la longue. [...] Il y avait des rivières de roche à la surface de la terre, des fleuves de minerai dans ses entrailles, et nos pensées coulaient et circulaient, et cette partie du temps n'était que l'heure qui passe.

Nathalie Sarraute

Le planétarium

Il n'a été pour elle, il le sait bien, qu'un caprice, un amusement : une pierre qu'elle a ramassée et jetée dans l'eau pour la voir ricocher. Quelques rides, un léger clapotis. Il a disparu. Elle va prendre un autre caillou.

Malcom Lowry

*Au-dessous du
volcan*

Cependant sa soif demeurerait encore inapaisée. Peut-être parce qu'il buvait, non de l'eau, mais de la légèreté, et de la promesse de légèreté ? Peut-être parce qu'il buvait, non de l'eau, mais de la certitude de clarté ? Certitude de clarté, promesse de légèreté de lumière, légère, lumière et encore, de lumière, légère, lumière, lumière, lumière !

Malcom Lowry

Pierres blessées

Parfois l'enfant ne sait pas dire son chagrin,
Mais il entend, le soir, les étranges présages
Qui annoncent aux pierres blessées, à même le sol,
Leur libération, ou il apprend que les pierres
Cœurs brisés, ont parfois l'éclat dur d'un langage.
Le bruit de la mer rugit au vestiaire
— Et un reproche ; mais cela même est rassurant :
Un reproche de moins entre lui et la mort...
Et là, sur le tapis devant la cheminée,
Il regarde l'enfer et voit son avenir
— Qui sait, peut-être une chambre de chauffe ? —
Pourtant l'enfant, je pense, a connu des fous-rires
(On dit que de la vie ce sont les seuls remèdes),
Et puis, n'eût-il pas survécu,
Saurait-il que Rimbaud a connu ces chagrins,
Rimbaud dont l'âge d'homme aussi, comme le sien,
Fut déserté d'amour et privé de langage ? »

La bible

Livre des nombres

Moïse prend le bâton comme a dit Yhwh. Moïse et Aaron assemblent l'assemblée devant le rocher.

Moïse

Écoutez donc ô rebelles

croyez vous que nous ferons de ce rocher sortir de l'eau pour vous

Moïse lève la main. Il frappe par deux fois le rocher avec son bâton. L'eau jaillit abondante. Tous boivent.



parcours d'art contemporain

Wattwiller

Ovide

Les métamorphoses - Deucalion et Pyrrha

La Phocide sépare les Aoniens des champs où se dresse l'Oeta ; terre féconde tant qu'elle fut une terre, vaste plaine d'eaux soudainement assemblées. Un mont, en cet endroit, pointe ses deux sommets escarpés vers les astres ; il se nomme Parnasse, et son faite dépasse les nuages. Lorsque Deucalion, en ce point - car l'eau avait recouvert le reste du monde -, monté sur une frêle barque, avec celle qui partageait sa couche, eut abordé, tous deux adressent leurs hommages aux nymphes...

Quand Jupiter vit que le monde n'était plus qu'une nappe liquide et stagnante, que, de tant de milliers d'hommes vivant naguère, il n'en restait qu'un, que de tant de milliers de femmes, il n'en restait qu'une, ... il dispersa les nuages, et , le rideau de pluie écarté par l'aquilon, il rend au ciel la vue de la terre, à la terre celle de l'éther. La colère de la mer, elle non plus, ne persiste pas.

... La déesse fut émue et rendit cet oracle : « Éloignez-vous du temple, voilez votre tête et dénouez la ceinture de vos vêtements ; et, derrière votre dos, lancez à pleines mains les os de votre grande mère. »

Ils restèrent longtemps frappés de stupeur...

« Ou notre sagacité est en défaut, dit-il, ou l'oracle respecte la loi divine et n'exige de nous aucun sacrilège. Notre grande mer, c'est la terre ; les pierres

sont, j'en suis sûr, dans le corps de la terre ce qu'il appelle les os ; c'est elles qu'on nous ordonne de jeter derrière notre dos. »

... suivant l'ordre reçu, (ils) lancent des cailloux derrière eux, tout en marchant. Les pierres commencèrent à perdre leur inflexible dureté, à s'amollir peu à peu et, une fois amollies, à prendre forme.

... la partie de la pierre qui est comme imprégnée d'humidité et participe de la terre se convertit en chair; ce qui est solide et rigide se change en os ; ce qui naguère était veine, subsista sous le même nom. C'est ainsi qu'en un court espace de temps, par la volonté des dieux, les pierres lancées par les mains de l'homme prirent la figure d'homme, et des pierres lancées par la femme naquît de nouveau la femme.

Et depuis lors, nous sommes une race dure, à l'épreuve du labeur, et nous montrons de façon probante de quelle origine nous sommes issus.

Camille Emmanuelle

*Ricochets, « Proches
de victimes d'attentats,
les grands oubliés »*

Grasset 2021

Mais je serai ricochet à jamais. A moi de gérer quand le caillou rebondit, tombe au fond de l'eau, ou revient se poser sur une plage par le mouvement d'une vague.

Guillaume Apollinaire

La maison des morts

Alcools (1913)

Les musiciens s'en étant allés
Nous continuâmes la promenade
Au bord d'un lac
On s'amusa à faire des ricochets
Avec des cailloux plats
Sur l'eau qui dansait à peine



parcours d'art contemporain

Wattwiller

Georges Brassens

Les Ricochets

J'avais dix-huit ans
Tout juste et quittant
Ma ville natale
Un beau jour, o gué,
Je vins débarquer
Dans la capitale
J'entrai pas au cri
D' «A nous deux Paris»
En Ile-de-France
Que ton Rastignac
N'ait cure, Balzac
De ma concurrence {2x}

Gens en place, dormez
Sans vous alarmer,
Rien ne vous menace
Ce n'est qu'un jeune sot
qui monte à l'assaut
du p'tit Montparnasse
On n's'étonnera pas
Si mes premiers pas
tout droit me menèrent
Au pont Mirabeau
pour un coup de chapeau
A l'Apollinaire {2x}

Bec enfariné
Pouvais-je deviner
Le remue-ménage
Que dans mon destin
Causerait soudain
Ce pèlerinage ?
Que circonvenu
Mon cœur ingénu
Allait faire des siennes
Tomber amoureux
De sa toute première
Parisienne. {2x}

N'anticipons pas
Sur la berge en bas
Tout contre une pile,
La belle tâchait
D' faire des ricochets
D'une main malhabile
Moi, dans ce temps-là
Je n' dis pas cela
En bombant le torse
L'air avantageux
J'étais à ce jeu
De première force. {2x}

Tu m' donnes un baiser,
Ai-je proposé
A la demoiselle
Et moi sans retard
J' t'apprends de cet art
Toutes les ficelles.
Affaire conclue,
En une heure elle eut,
L'adresse requise.
En échange, moi
J' cueillis plein d'émoi
Ses lèvres exquises. {2x}

Et durant un temps
Les journaux d'antan
D'ailleurs le relatent
Fallait se lever
Matin pour trouver
Une pierre plate.
On redessina
Du pont d'léna
Au pont Alexandre
Jusqu'à Saint-Michel,
Mais à notre échelle,
La carte de Tendre. {2x}

Mais c'était trop beau
Au pont Mirabeau
La belle volage
Un jour se perchait
Sur un ricochet
Et gagnait le large.
Elle me fit faux bond
Pour un vieux barbon,
La petite ingrate,
Un Crésus vivant
Détail aggravant
Sur la rive droite. {2x}

J'en pleurai pas mal,
Le flux lacrymal
Me fit la quinzaine.
Au viaduc d'Auteuil
Parait qu'a vue d'oeil
Grossissait la Seine.
Et si, pont d' l'Alma,
J'ai pas noyé ma
Détresse ineffable,
C'est que l'eau coulant sous
Les pieds du zouzou
était imbuvable. {2x}

Et qu'j'avais acquis
Cette conviction qui
Du reste me navre
Que mort ou vivant
Ce n'est pas souvent
Qu'on arrive au havre.
N'nous attristons pas,
Allons de ce pas
Donner, débonnaire,
Au pont Mirabeau
Un coup de chapeau
A l'Apollinaire.

Frédéric BARBÉ

LES RICOCHETS

In La Muse gauloise : journal de
la chanson par tous et pour tous /
rédacteur en chef M. Eugène Imbert
; M. N. Marchal, directeur 1863-1864

(Air des Louis d'or)

J'aime la fille à la meunière
Dont là-bas on voit le moulin.
Aussi, le long de la rivière,
J'erre le soir et le matin.
Souvent même la nuit arrive
Noyer le sommet du coteau,
Et moi je reste sur la rive
Faisant des ricochets dans l'eau.

Elle est svelte comme la branche,
Blonde ainsi que les blonds épis,
Elle est belle comme un dimanche
Et bonne comme une brebis.
Elle saute comme une grive,
Gazouille comme un passereau.
Et moi je reste sur la rive
Faisant des ricochets dans l'eau.

Je me blottis auprès d'un hêtre,
Je raconte aux vents mes amours ;
Les yeux fixés sur sa fenêtre,
Sans respirer j'attends toujours.
Mais elle m'a vu, rouge et vive,
Elle tire et ferme un rideau,
Et moi je reste sur la rive
Faisant des ricochets dans l'eau.

Ma grande tante Marianne
A Suzon voudrait m'assortir,
Mais j'aimerais mieux être l'âne
Que du moulin je vois sortir,
La grande barque à la dérive,
Au pied des meules le roseau.
Et moi je reste sur la rive
Faisant des ricochets dans l'eau.

Camille de Toledo

Thésée, sa vie nouvelle

éd. Verdier, 2020

« S'il n'avait pas si peur des échos du passé qui ricochent d'âge en âge au cœur de la matière il aurait pu regarder vers l'arrière, mais lui, parce qu'il est moderne, parce qu'il espère rompre avec le cycle des morts et quitter le XXème siècle, se tourne obstinément vers l'avenir. »

Louis Aragon

*Je chante pour
passer le temps*

Je chante pour passer le temps
Petit qu'il me reste de vivre
Comme on dessine sur le givre
Comme on se fait le coeur content
A lancer cailloux sur l'étang
Oui pour passer le temps je chante

[.....]

Oui pour passer le temps je chante
Au violon s'use l'archet
La pierre au jeu des ricochets
Et que mon amour est touchante
Près de moi dans l'ombre penchante
Oui pour passer le temps je chante

(Le roman inachevé, 1956)

Francis Ponge

Le galet

Le galet n'est pas une chose facile à bien définir.

Si l'on se contente d'une simple description l'on peut dire d'abord que c'est une forme ou un état de la pierre entre le rocher et le caillou.

[...]

*

Si maintenant je veux avec plus d'attention examiner l'un des types particuliers de la pierre, la perfection de sa forme, le fait que je peux le saisir et le retourner dans ma main, me font choisir le galet.

Aussi bien, le galet est-il exactement la pierre à l'époque où commence pour elle l'âge de la personne, de l'individu, c'est-à-dire de la parole.

Comparé au banc rocheux d'où il dérive directement, il est la pierre déjà fragmentée et polie en un très grand nombre d'individus presque semblables. Comparé au plus petit gravier, l'on peut dire que par l'endroit où on le trouve, parce que l'homme aussi n'a pas coutume d'en faire un usage pratique, il est la pierre encore sauvage, ou du moins pas domestique.

Encore quelques jours sans signification dans aucun ordre pratique du monde, profitons de ses vertus.

*

Apporté un jour par l'une des innombrables charrettes du flot, qui depuis lors, semble-t-il, ne déchargent plus que pour les oreilles leur vaine cargaison, chaque galet repose sur l'amoncellement des formes de son antique état, et des formes de son futur

Mais ces lieux où la mer ordinairement le relègue sont les plus impropres à toute homologation. Ses populations y gisent au su de la seule étendue. Chacun s'y croit perdu parce qu'il n'a pas de nombre, et qu'il ne voit que des forces aveugles pour tenir compte de lui.

Et en effet, partout où de tels troupeaux reposent, ils couvrent pratiquement tout le sol, et leur dos forme un parterre incommode à la pose du pied comme à celle de l'esprit.

Pas d'oiseaux. Des brins d'herbe parfois sortent entre eux. Des lézards les parcourent, les contournent sans façon. Des sauterelles par bonds s'y mesurent plutôt entre elles qu'elles ne les mesurent. Des hommes parfois jettent distraitement au loin l'un des leurs.

Pourtant attachés nulle part, ils restent à leur place quelconque sur l'étendue. Le vent le plus fort pour déraciner un arbre ou démolir un édifice, ne peut déplacer un galet. Mais comme il fait voler la poussière alentour, c'est ainsi que parfois les furets de l'ouragan déterrent quelque'une de ces bornes du hasard à leurs places quelconques depuis des siècles sous la couche opaque et temporelle du sable.

Mais au contraire l'eau, qui rend glissant et communique sa qualité de fluide à tout ce qu'elle peut entièrement enrober, arrive parfois à séduire ces formes et à les entraîner. Car le galet se souvient qu'il naquit par l'effort de ce monstre informe sur le monstre également informe de la pierre. Et comme sa personne encore ne peut être achevée qu'à plusieurs reprises par l'application du liquide, elle lui reste à jamais par définition docile. Terne au sol, comme le jour est terne par rapport à la nuit, à l'instant même où l'onde le reprend elle lui donne à luire. Et quoiqu'elle n'agisse pas en profondeur, et ne pénètre qu'à peine le très fin et très serré agglomérat, la très mince quoique très active adhérence du liquide provoque à sa surface une modification sensible. Il semble qu'elle la repolisse, et panse ainsi elle-même les blessures faites par leurs précédentes amours. Alors, pour un moment, l'extérieur du galet ressemble à son intérieur : il a sur tout le corps l'œil de la jeunesse.

Cependant sa forme à la perfection supporte les deux milieux. Elle reste imperturbable dans le désordre des mers. Il en sort seulement plus petit, mais entier, et, si l'on veut aussi grand, puisque ses proportions ne dépendent aucunement de son volume.

Sorti du liquide il sèche aussitôt. C'est-à-dire que malgré les monstrueux efforts auxquels il a été soumis, la trace liquide ne peut demeurer à sa surface : il la dissipe sans aucun effort.

Enfin, de jour en jour plus petit mais toujours sûr de sa forme, aveugle, solide et sec dans sa profondeur, son caractère est donc de ne pas se laisser confondre mais plutôt réduire par les eaux. Aussi, lorsque vaincu il est enfin du sable, l'eau n'y pénètre pas exactement comme à la poussière. Gardant alors toutes les traces, sauf justement celles du liquide, qui se borne à pouvoir effacer sur lui celles qu'y font les autres, il laisse à travers lui passer toute la mer, qui se perd en sa profondeur sans pouvoir en aucune façon faire avec lui de la boue.

*

Je n'en dirai pas plus, car cette idée d'une disparition de signes me donne à réfléchir sur les défauts d'un style qui appuie trop sur les mots.

Trop heureux seulement d'avoir pour ces débuts su choisir le galet : car un homme d'esprit ne pourra que sourire, mais sans doute il sera touché, quand mes critiques diront : « Ayant entrepris d'écrire une description de la pierre, il s'empêtra. »

Cyril Jarton

*Ricochet, histoire d'un
modeste prodige*

Dans le domaine des applications pratiques, le ricochet eut son heure de gloire avec le "tir à ricochet préconisé par Vauban dès 1670 et permettant au boulet, rebondissant de loin en loin, de multiplier les dégâts dans les lignes ennemies, prises en enfilade. [...] Le ricochet est plus doux et sage quand il reste solidaire de cette science de l'éphémère, qui dans la peinture du XVIIème siècle se rangeait avec les bulles de savon, les jeux des enfants, la musique, les pétales de fleurs, les papillons, la fumée des bougies qui s'éteignent, sous le signe des Vanités. [...] En restant solidaire du jeu et de l'esthétique, la science des ricochets incite à l'action restreinte ou au non-agir et à la méditation.